**Michel Drucker Secrets de famille**

[](http://photo.parismatch.com/media/photos2/2.-photos-people/tv/michel-drucker-secrets-de-famille/2072941-1-fre-FR/michel-drucker-secrets-de-famille.jpg)

Vincent, le fils de Jean, avait 5 ans quand son père est mort. L’animateur est devenu son mentor. Ils ont aussi en commun la passion du sport. A 12 ans, Vincent est déjà un tennisman accompli.

L’animateur préféré des Français sort une suite de ses Mémoires. Une ode à Jean, son frère bien-aimé, et un portrait sans concession de leur père.

Un entretien avec Irène Frain - Paris Match

**Paris Match. “Rappelle-moi”, le ­titre de votre livre, c’est le dernier message laissé sur votre portable par votre frère, Jean Drucker, quelques heures avant sa mort…**   
**Michel Drucker.** Oui. On devait se voir le lendemain. Jean était très déprimé. Il en avait assez de ce qu’il faisait, et j’avais un projet à lui proposer. Un projet à deux : Drucker & Drucker consultants. Il s’agissait d’unir nos deux expériences dans le domaine de la télé. Lui, le décideur, moi, le saltimbanque. Nous n’avions que treize mois de différence, nous étions quasiment jumeaux. Un duo unique. Mais, la nuit précédente, Jean a eu une crise d’asthme qui lui a été fatale.

**Avait-il eu des alertes ?**   
Oui. Mais Jean gardait tout pour lui. Avec l’Ena, il avait été à l’école du sang-froid. Et il était d’un tempérament très secret. J’attribue la ­récidive de son asthme à sa ­déprime. Cette maladie est très psychologique. Mais quel fut, cette nuit-là, l’élément déclencheur ? Je l’ignore. Le pire, c’est qu’il est parti au moment où nous commencions à soulever le couvercle de tous les non-dits.

**Qu’est-ce qui vous avait séparés aussi longtemps ?**   
Jean était brillantissime. Et moi, je n’avais pas fait d’études, ou presque. C’est après sa mort que j’ai su qu’il m’admirait et m’estimait autant que, de mon côté, je l’admirais et l’estimais.

**Quand avez-vous compris qu’il était si doué ?**   
Vers 12, 13 ans, quand mes parents ont commencé à se lamenter que je sois un cancre et la lanterne rouge de la famille. Ils me répétaient sans cesse : “Regarde ton frère, lui !” J’ai perdu confiance en moi. Jean m’impressionnait terriblement. Il était si beau et tellement bon en tout, à l’école, en sport… Et toutes les filles étaient amoureuses de lui. Je l’adorais moi aussi, j’économisais mon argent de poche pour lui offrir son cadeau d’anniversaire. Un jour, je lui ai choisi les plus belles billes possibles. En rentrant, je me suis ­explosé la joue sur une dalle qui ­appartenait à un voisin marbrier. Je me suis retrouvé à l’hôpital. Malgré la douleur, je serrais toujours une des billes dans ma main, tellement j’étais obsédé par ce cadeau que je voulais à tout prix lui faire. J’ai gardé une cicatrice de cet accident à la pommette. Et au fond de moi, dissimulée jusqu’à ce que j’écrive ce ­livre, la blessure du frère, comme je l’appelle.

**Mais plus tard, quand vous êtes ­devenu une vedette de la télévision, ça s’est renversé.**   
Pas du tout ! Je me souviens d’un jour où je suis allé à Vesoul voir mon frère, qui était en stage à la préfecture de cette ville. Là-bas, il n’y en avait que pour lui ! Jean avait conquis tout le monde ; et moi, personne ne me ­regardait. Le plus dur, ce fut en 1985, quand Jean a été nommé ­patron d’Antenne 2. Autrement dit, mon patron… Cette fois-là, je me suis dit : “Je ne m’en sortirai jamais…” Heureusement, ça n’a duré qu’un an.

**Etiez-vous jaloux ?**   
Non, écrasé. Je n’arrêtais pas de penser : “A côté de lui, comment trouver ma place ?”

**Avez-vous eu des affrontements violents ?**   
Oui, une fois, pour une fille. Jean était tombé amoureux d’une de mes ex. Il ne m’en avait rien dit. Il emmenait cette fille dîner en secret chez ma mère et celle-ci, complice, s’arrangeait pour m’écarter, à coups de mensonges. J’ai fini par avoir des soupçons et ma mère a craqué. Elle m’a tout dit.   
J’ai alors fait venir mon frère chez moi et, dès qu’il a été sur le seuil, je lui ai foutu mon poing sur la gueule. Puis on s’est expliqués. Et on s’est embrassés.

**Vous aimiez le même type de filles ?**   
Oui, plutôt les blondes. Et j’ai su ensuite qu’à des époques différentes, et sans le savoir, nous avons succombé aux mêmes femmes.

**Ce sont elles qui vous l’ont avoué ?**   
Après la mort de Jean, elles m’ont parlé de lui avec, disons, des sourires qui en disaient très long ! Mais je ne sais pas encore tout.

**Jean et vous, aviez-vous la même tactique de séduction ?**   
Pas du tout ! Moi, je m’étais colleté très jeune à la vie, j’étais très à l’aise avec les filles. J’étais instinctif et lui, cérébral. Ses longues études l’avaient éloigné du réel. Pour lui, la séduction était un exercice. Mais avec sa beauté et son charisme, c’était un bourreau des cœurs. On aurait pu jouer “Jules et Jim”. A ceci près qu’on était frères. Ce n’est pas un hasard si on adorait tous les deux Truffaut et si une de mes émissions s’appelle “Vivement dimanche” ! Je me sentais souvent complexé à côté de lui. Je n’ai vraiment pris confiance en moi que lorsque j’ai épousé Dany. J’étais très fier, j’avais tellement ramé pour la conquérir !

**Frères et rivaux, alors ?**   
Il y a un peu de ça. Et la mort est arrivée au moment où je devenais le leader du duo.

**Qu’éprouviez-vous au juste quand vous retrouviez votre frère ?**   
Ça se traduisait par des battements de cœur très violents. Puis je me sentais en sécurité. C’est ça, la fraternité : on sait que l’autre sera là, quoi qu’il arrive, et inversement. C’est la loyauté, la confiance absolue.

**Dans votre livre, vous dites que la mort de Jean vous a fait l’effet d’une amputation.**   
Oui, parce que tant de choses nous unissaient, même si elles n’étaient pas formulées. A commencer par notre révolte contre notre père. Ce n’est pas un hasard si les trois fils Drucker se sont mariés en l’absence de leurs parents. Jean s’affrontait davantage que moi avec mon père. Dans la famille, je jouais le soigneur après les disputes. J’étais sûrement bon dans ce rôle car mon père, avant sa mort, m’a demandé de faire tout mon possible pour fédérer la famille. Et ma mère a fait la même chose sur son lit de mort. C’est une promesse dont je m’acquitte scrupuleusement. Mes neveux et nièces sont sacrés, à mes yeux. Quand je vois Vincent, le fils de Jean, je lui parle toujours de son père.

**« Comment trouver ma place à côté de Jean ? »**

**Mais la mort de votre frère, de façon paradoxale, vous a fait un cadeau stupéfiant : vous vous êtes découvert un demi-frère.**   
Oui, une histoire incroyable. Deux mois après l’enterrement de Jean, une femme, l’épouse de ce demi-frère jusque-là inconnu, m’écrit pour me révéler son existence. J’apprends, par la même occasion, que mon père a séduit une femme mariée, la mère de cet homme. Je décide de le rencontrer. Il vient chez moi. Dès que je le vois sur le seuil de ma porte, je suis saisi : c’est le portrait craché de mon père. Nous sommes tombés dans les bras l’un de l’autre.

**C’est une fraternité différente, un lien à construire…**   
Oui, et nous nous y employons. Je lui ai fait rencontrer mes nièces, on fait du vélo ensemble, on dîne ensemble. Il s’était douté de la vérité, mais sa mère ne la lui a avouée que deux mois avant la mort de Jean. Son enfance a été assez douloureuse. J’ai vu aussi cette femme qui m’a dit que mon père avait été la grande histoire de sa vie. Je n’en sais pas plus, sinon que c’est mon père qui l’avait accouchée et qu’il était resté longtemps en contact avec elle.

**Quel est votre plus grand regret, après la disparition de Jean ?**   
Je pense qu’il aurait aimé connaître ce demi-frère. Et j’aurais voulu que Jean et moi on s’inscrive dans le temps. Qu’on approfondisse nos échanges. Je lui avais présenté Johnny, Delon, Belmondo, Aznavour, qui sont mes frères, eux aussi, d’une certaine façon, d’où ces portraits d’eux dont j’ai émaillé mon ­livre. Jean avait été passionné par ces rencontres. C’était un lien de plus entre nous. Lui, il m’avait présenté les décideurs et les politiques. De là mon idée de faire passer des politiques dans mes émissions. Jean m’avait prévenu : “Idée formidable et risquée. Mais si tu réussis, tu gagnes des années.” Je l’ai fait, et ça a changé ma vie.

**Que diriez-vous à tous ceux qui n’ont pas de frère, ou qui, comme vous, l’ont perdu ?**   
“Construisez-vous une famille d’amis. Et allez voir le film de ­Guillaume Canet, « Les petits mouchoirs ».” Dans la vie, les fraternités amicales, c’est capital. Il n’y a pas que les liens du sang.

**Et que diriez-vous aux frères ennemis, fâchés à mort, comme on dit ?**   
Qu’il vaut mieux s’aimer vivants, comme disait Frédéric Dard. Ne pas perdre sa vie à se taire, à se rater… Point final